

**GUY  
LOURET**

**Les pieds  
lourds**

Roman

**LA TABLE RONDE**



# LES PIEDS LOURDS



GUY LOURET

LES PIEDS  
LOURDS

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatableronde.fr](http://www.editionslatableronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.  
ISBN 978-2-7103-3076-9.

Extrait de la publication

# 1

Au commencement, le monde était de la boue jusqu'à la gueule, se crever à cultiver des légumes, faire bouffer des animaux pour pouvoir les bouffer ensuite, avec des rites, des excitations et des danses, une gaieté planant au-dessus de la mort, dès qu'il était question de gésier farci et de tripes.

Dix ans dans la campagne fleurie. Le champêtre, il n'y a pas mieux, paraît-il, pour garder la jeunesse dans le droit chemin. Le mien, c'était celui des Dames, Verdun en 1917. De la maison au cimetière, de la naissance à la mort, du marronnier à la sapinette, la terre, les labours, le sillon.

Souvenirs premiers, des lieux, puis des objets et enfin des êtres. Un chemin, une bicyclette, moi dessus, mon frère devant, un cartable mal attaché sur le porte-bagages, ça branlait, le cartable tournait, finissait dans les rayons. Je me vautrais, déjà maladroit.

L'objectif, l'école du village, j'arrivais repeint à la boue par un pointilliste de génie, ma roue arrière.

L'angoisse de ne pas être à l'heure, des leçons mal ou peu apprises, c'est ça qui devait tourner dans ma tête.

Au carrefour, je rejoignais des fils de paysans, comme moi. Le lundi, sur le bout de route qu'il nous restait à faire ensemble, on parlait du dimanche. Les autres jours, on parlait de rien, ou de conneries pour plus tard, quand viendrait la fin de la discipline. Le village et son école se trouvaient à trois kilomètres de chez nous, au sommet de la côte. Le soir, au retour, la gaieté, la course, la vitesse, précédaient une autre discipline, celle de la maison, plus irrationnelle, mais tout aussi pesante.

La liberté, c'était le chemin emprunté pour aller d'une contrainte à l'autre, d'une future névrose à l'autre. Ce qu'il y avait tout autour ressemblait à de la vraie vie, une mare, un bosquet, des chênes, une haie de ronces, les trous de renards et le cimetière.

Les garde-boue de la bicyclette me bouffaient l'existence. Si je ne les avais pas nettoyés la veille, les pneus étaient serrés comme dans un moule et il fallait remonter à pied, vélo sur l'épaule, le chemin de terre qui menait à la maison. Sur la route, ça allait mieux, la terre sèche se craquelait, finissait par tomber. Plus j'approchais de l'école, plus je roulais vite, ma bécane me portait avec enthousiasme vers les punitions. Je reprenais ma place de tous les jours, près de la fenêtre donnant sur la vallée. Dehors, au loin, des oiseaux se posaient sur la cime des arbres en contrebas, souvent des merles. J'avais ma fronde dans la poche et je me disais qu'un jour, je finirais par en tuer un.

Je rêvais au rythme des tables des matières, des b.a.-ba. J'ai passé mon enfance à imaginer mon départ.

Un matin où mon regard suivait la route, j'ai vu arriver un cirque ; même bonheur que les jours où on espérait la neige. Le soir, devant ma mère, je me suis fait violence : « Je veux y aller. » Un sanglier aux énormes défenses, un clown, deux acrobates et une jolie fille au trapèze, le cirque Pinder en petit. Selon un vieux du village, le dernier Barnum monté chez nous, ça datait de 1947 et depuis, plus rien. Manquer ça, un truc rare comme l'équinoxe, c'était refuser l'évolution du monde, le grand spectacle de la vie. Je répétais à ma mère : « Je veux y aller, s'il te plaît. » Des mots d'animal au supplice, qui m'arrachaient la gueule.

Le non était de plus en plus catégorique, j'avais beau me jeter à corps perdu dans la bataille, hurler, pleurer, supplier, c'était non, toujours non, pas de colère ni de lassitude, non. « Et je te frapperai sans colère et sans haine, comme un boucher. »

Planté devant elle, je l'implorais : « Viens avec moi. » « Non. » Elle était sans mari une fois de plus, et au bout du rouleau. Je m'en foutais, j'avais envie de vivre, même avec les pieds coulés dans le béton, j'y croyais, je voulais voir les animaux faire des trucs savants.

Ce genre de guerre laissait des traces indélébiles. La souffrance flinguait, pas de quartier. Elle était marquée, ma mère, comme les troupeaux au sacrifice, de misère en culpabilité, l'aiguillon dans le cul

pour se donner du cœur à la besogne, avant de finir à l'abattoir, une décharge électrique dans la tête.

Insensiblement, ma liberté, mon centre de survie se déplaçaient. Dans les trous de renards, en haut des chênes, ou dans la traversée de la mare en lessiveuse, l'autre rive devenue les Amériques. Christophe Colomb finissait à tous les coups dans la vase avec les canards.

Un matin, je m'étais levé avec du plomb dans la tête. Il faisait froid, il pleuvait doucement, de cette pluie pénétrante qui peut durer des jours et fait le bonheur des paysans. Le cartable, l'imperméable, la boue du chemin. Rejoindre l'école devenait l'ascension de l'Himalaya. En quelques mètres, j'avais perdu mon énergie, comme un pneu qui crève. Arrivé devant le cimetière, j'avais fait demi-tour. Voir ma mère, passer la journée avec elle, traîner dans ses jupes, c'était violent, vital.

Je m'étais assis près du feu en disant : « Je suis malade, ça ira mieux demain. » Elle faisait la cuisine, je la suivais des yeux, elle souriait.

J'étais rentré à la maison par une sorte de mollesse qui aurait dû se reproduire et s'amplifier, parce que ce fut une journée heureuse, avec des gâteaux et des manifestations de gentillesse. Mais là, devant le feu, je me suis juré de ne plus jamais faire demi-tour pour personne, ne plus me laisser engluier par cette bave qui bouillonne à l'intérieur, qui colle à la terre, au pays, à la morale de la fève et du haricot, et qui fait pleurer.

Plus tard, quand ma mère est partie pour l'hôpital, pas de douleur, d'envolées exceptionnelles. Dans

ce genre de situation, le cancer, les mélodrames sont permis, eh bien non, je ne l'ai pas serrée dans mes bras. La seule fois où mes lèvres se sont attardées sur son visage, comme on fait quand on aime les gens, elle était froide.

Un gosse, ça s'attache aussi bien à un cochon qu'à sa mère. Dans ma campagne, les gens ne se caresaient pas, on passait son enfance avec les animaux. Je racontais ma vie, à Hector, je lui donnais des sucres, il était heureux de me voir et remuait son tire-bouchon. Quand j'ouvrais la porte de la porcherie, il y avait dans ses couineries des signes d'affection. Jusqu'au jour où on l'a bouffé. Là, j'ai compris la nécessité de m'endurcir pour continuer à survivre. Je venais d'avoir sept ans. J'ai pris la résolution d'en finir avec la contrainte des sentiments, cette chose aliénante qui se marie si bien avec la boue.

Hector hurlait en traversant la cour de la ferme, il avait deviné, il ne voulait pas se laisser tirer. Mettant son poids sur ses jambons, il glissait sur sa crasse. Il remuait la tête pour échapper à la corde, ses aigus au maximum, un ténor, ça sentait la saloperie à plein nez, le chien refusait de participer. Hector ne connaissait pas l'agressivité. Il ne savait pas mordre, s'empiffrer était sa seule raison de vivre. Il appréhendait sa fin, mais ne comprenait pas qu'on peut retarder le moment fatidique. Il faut être lion pour avoir une exécution noble, faire respecter sa dernière minute, être en phase avec la mythologie des hommes, le courage et les défis, toutes ces conneries.

Hector avait englouti des tonnes de patates pourries, des montagnes de déchets, roulé dans sa merde,

dormi dedans. Là, il n'en avait plus pour longtemps. Ils allaient le planter, il en était sûr, instinct de cochon. Depuis la veille, il ne bouffait pas et l'homme sous l'auvent aiguisait des couteaux consciencieusement, bruit strident, cadencé, métallique.

Quatre types l'ont traîné à travers la cour, une corde autour du cou, l'autre à une patte avant. Un grand lui donnait des coups de pied en l'insultant. Mon père l'a arrêté, il s'agissait de respecter la viande, pas d'hématome sur le jambon, merci. Ce bourreau, nazillon des campagnes, j'aurais aimé le clouer à une poutre, lui transpercer la tête par les tempes avec une grosse pointe, l'agrafer, le laisser pourrir rongé par la vermine, voir ses burnes se décrocher, tomber de son froc sur ses chaussures recouvertes d'excréments. Je le détestais, cet amas de bouse puante.

Puis, la cérémonie a commencé. Les types ont lié les pattes d'Hector, les genoux plantés dans sa bedaine, pour l'immobiliser. Le ciel était comme de la merde, morne à crever. Les gens devenaient moches, gras et glaireux, ils insultaient Hector, l'obligeaient à se coucher, ambiance de guerre.

Le type lui a enfoncé son couteau dans la gorge jusqu'à la garde, bu la première giclée de sang comme à la fontaine, pour impressionner les femmes qui venaient assister à la mise à mort, l'admirer, lui, le célèbre tueur vampire, prélevant sa dose. Elles disaient, dans un frémissement étrange, que jamais elles n'épouseraient un homme pareil. Lui regardait son monde. Ensanglanté jusqu'aux oreilles, il souriait, la gueule édentée, sauvage de bêtise. Les femmes tournaient la

tête en gloussant. Il a collé une bassine sous la gorge d'Hector, trempé encore ses lèvres dans le sang bouillonnant en tirant sa grosse langue de bœuf, ça pissait à flots plus réguliers. Les gens couraient autour, donnaient des coups de talon dans le mou. Il fallait qu'il continue à gigoter pour bien vider le sang de sa carcasse. Un coup, une giclée, jusqu'à l'immobilité.

Je regardais de la fenêtre de ma chambre les dernières minutes d'Hector, m'habituant à l'idée de la fin. Indispensable de vaincre cette sensiblerie, je la supportais plus. J'ai descendu l'escalier, traversé la cour, pour voir de près.

Ils le prenaient par les pattes, un, deux, trois, comme un jeu de piscine, le balançaient dans le baquet, le raclaient à l'eau bouillante. Une fois accroché à une poutre par les pattes arrière, le tueur l'a ouvert de la gorge au tire-bouchon. Les entrailles dégueulant dans les bassines, l'excitation est retombée. La viande morte, il n'y avait plus d'urgence. Des odeurs de cuisine et la faim effaçaient les errances sensibles de l'esprit ; Hector transformé en côtelettes, jambons, saucissons, pour les joies de la table, la bonne humeur de ma mère devant les fourneaux redonnant la vie de façon irrésistible, j'oubliai mon compagnon de misère.

T'inquiète, il y en aura un autre pour passer l'année, plus jeune, et on l'appellera Hector.

Le cimetière, la route, le goudron pour la vitesse du monde moderne. De la ferme à la fin de la boue, c'était mon territoire et cette chambre au milieu, j'y étais venu au monde. Mes débuts sur ce lit, première

vision, la fenêtre donnait sur un marronnier, il devait être flamboyant, parce que je suis un type de l'automne et du mois.

Huit ans plus tard, à l'heure de la sieste, je suis rentré en cambrioleur, j'ai ouvert le grand placard sur une montagne de tissus. Je contemplais un monde interdit, des fanfreluches dont j'ignorais l'utilité. En fouillant dans les dessous, une émotion très forte m'a pris, le chemin entre ma mère et une femme me rendait fébrile. J'ai déplié les tissus soyeux, aux couleurs vives, un sentiment flou du danger, la peur de l'inconnu, une déception aussi, l'idée lointaine du plaisir et de la jalousie. La crainte d'être surpris m'a fait déguerpir, chargé de curiosité inassouvie.

Le lendemain, à table avec les saisonniers et une voisine venue pour le ramassage des prunes, ma mère a vidé de l'eau dans le cou d'un des types. Il s'est levé d'un bond. Je t'arrose, tu m'arroses, les hommes contre les femmes, ils couraient autour de la table, glissaient sur le parquet, se tombaient dessus, rires, cris hystériques, ils se tripotaient. Je détestais ce jeu.

La course gagnait le couloir, s'accrochait, se décrochait, pour mieux se prendre à nouveau. Le couloir, les chambres, entassés à même l'édredon les uns sur les autres, transpirant, toujours la même obsession, l'entrejambe. J'avais la sensation épouvantable de ne plus exister.

Le beau gosse moustachu a attrapé ma mère par derrière, l'a soulevée en se cambrant, les jambes, les jupes ont volé, j'ai donné des coups de pied, ils ne sentaient plus rien. Je suis resté là, à crever de désespoir, à devenir fou de haine. Puis ils sont retournés

travailler dans les champs, comme chaque jour. Ils s'étaient chatouillés pour se détendre, ils n'avaient pas des vies si joyeuses que le rire leur vînt naturellement.

Ces violences me faisaient grimper en haut d'un arbre, en sécurité, à l'abri des autres. Parfois je partais par un petit chemin vers une maison en ruine, sous la broussaille, je me dissimulais aux regards de la campagne. Quand il faisait beau, je sortais m'allonger à l'ombre d'un rang de vigne ou au milieu d'un champ de maïs. De la brise là-dessus pour me caresser le visage, ça devenait un moment d'apaisement et je m'endormais.

Je mettais à profit les interminables repas de la campagne pour m'efforcer de vérifier cette histoire d'entrejambe et de petites culottes. Tout en jouant sous la table avec le chien, je fouillais à l'intérieur des cuisses, j'y plongeais la main, j'explorais. C'était bien là-haut que se trouvaient les mystères et les silences.

Pour perfectionner ma formation, je suis allé trouver une fille de quinze ans. « Qu'est-ce que t'as entre les jambes, fais voir. » « Demande à tes copines d'école. » « Non, elles sont trop petites, vas-y, montre. » On était derrière la grange, sous un arbre, ça se passe toujours par temps de chaleur, ce genre d'histoire. Quelques jours plus tôt, j'avais observé le vétérinaire avec Rosalie, sa main, son bras, son avant-bras disparus jusqu'à l'épaule, je continuais les rapprochements, le taureau, les hommes, les femmes, Rosalie, je pressentais des similitudes et que ce n'était pas beaucoup plus subtil.

Sans prévenir, la fille a écarté les jambes en grand. Une culotte couleur chair, des cuisses rondes, des poils noirs, ça s'ouvrait par le milieu, j'allais voir enfin, découvrir cet endroit où des mains d'hommes finissaient invariablement, tandis que les filles se recroquevillaient en poussant des cris aigus et riaient. J'ai avancé en rampant, je tremblais d'inquiétude. « Approche, a-t-elle dit, n'aie pas peur, regarde, ça mord pas. » J'y suis allé, elle m'a coincé dedans en serrant fort les cuisses, les deux oreilles bouchées j'ai entendu la mer, je goûtais une cuisine trop épicée pour mon âge : « C'est infect ton truc, y pue », ça l'a fait rire. Je suis allé me mettre la tête sous l'eau, vexé, guéri pour quelque temps.

J'avais pas aimé, alors je me suis rabattu sur Rosalie, faisant comme le vétérinaire en me disant que peut-être, je trouverais des explications à l'intérieur. Je suis monté sur un tabouret à traire, quand la vache, brave bête, en a eu marre de se faire farfouiller par un petit morpion, d'une ruade elle m'a expédié dans le fumier.

L'été à la campagne, tout s'enfilait. Le bétail, les coqs devenus branques à force de sauter sans cesse sur les poules, les lapins dans les clapiers à la mitraille, tac, tac, tac, quelques secondes et pousse-toi de là, les chiens collés des heures, les chats en partouze à longueur de nuit, ça entretenait les curiosités, réveillait les désirs. Au retour de l'hiver, je me calmais.

Le Sud-Ouest ressemblait plus à l'Irlande qu'au Midi. Six mois sur douze, on pataugeait dans la fange, avec des bottes en caoutchouc qui faisaient ventouse. Les déplacements étaient compliqués, tou-

jours tirer les pieds vers le haut, dans un bruit dégueulasse de succion. On mettait son énergie à s'extraire les pieds du sol, ça rendait neuneu à la longue. Les mouvements lourds, comme avec un élastique dans le dos et du vent plein la gueule, ça donnait pas des allures de danseur mondain. Le pire, c'est que ce côté laborieux des choses, on l'avait aussi dans la tête.

Cette pourriture de chemin, on devait le prendre par n'importe quel temps, cinq cents mètres de couloir de l'enfer, pour arriver à la route, au cimetière. On était en dessous, dans le trou, et il fallait gravir la patinoire. Les morts avaient un boulevard, nous, une caminole, pour s'approcher de notre ferme, une grosse maison carrée, quatre platanes derrière, un marronnier sur le côté, la mare, la grange et le tas de fumier.

Mon père plantait régulièrement un tracteur ou sa voiture dans un nid-de-poule, il gueulait après les saints du paradis, on arrivait en courant pour l'aider, mettre du petit bois ou de la paille sous les roues. Il passait la tête par la portière, aboyait : « C'est mal fait, pas comme ça qu'il faut faire », nous traitait de branleurs, de bons à rien. Encore une chance pour nous, ses chaussures de ville l'empêchaient de mettre pied à terre.

Ma mère riait de le voir en équilibre, nous montrant du doigt l'emplacement exact où il fallait glisser un fagot pour qu'il puisse le plus vite possible s'échapper de son enfer à lui. Elle poussait derrière. Les bouts de bois, on devait les remettre devant les roues tant que la bagnole avançait, un centimètre

après l'autre. Ça finissait en grands coups d'accélérateur, en tourbillons de fumée noire, en eau boueuse pour tout le monde.

La voiture ronflait dans la côte, on entendait mon père s'expliquer une fois de plus avec la Sainte Vierge. Il avait ses hiérarchies dans l'injure, selon la gravité des événements et des personnes concernées. Arrivé au goudron, il prenait de la vitesse, nous laissant dans le silence et la solitude. Ma mère devenait songeuse, le valet de ferme partait dans les champs, et nous, nous faisons notre vie.

Mon père absent, nous avions une certitude, personne ne viendrait nous rendre visite. Les jours de grandes fiestas mystiques comme la Toussaint, les gens jetaient un coup d'œil, hésitaient, puis s'en allaient avec leurs fleurs. Personne ne venait chez nous, jamais.

Souvent, l'hiver, je dormais au village, chez la vieille tante Rudélie. De sa fenêtre, j'apercevais le toit de notre ferme, à peine cachée par le cimetière, je me plantais là sans bouger, attendant la nuit, à essayer d'imaginer ce qui se passait là-bas. J'avais du mal à dormir dans cette grande maison. La branche d'un arbre tapait contre les volets au moindre coup de vent, je criais : « Quelqu'un veut entrer dans ma chambre », la tante répondait : « Je vais te fiche par la fenêtre, comme ça tu pourras vérifier. » Je mettais la tête sous l'édredon et adienne que pourra.

Elle était dure, triste, un intérieur détruit, du marbre gris partout, jusqu'au plafond. Pourtant, elle seule mettait de l'argent de côté pour ma majorité, n'oubliait jamais de m'en donner à Noël. Elle ne se

trompait pas sur ce qui fait vraiment plaisir, qui va bien avec la liberté, elle savait où menait le manque.

Jeune, elle servait dans la maison où je suis né. Les patrons, très âgés et sans enfants, voulaient donner la propriété à leurs deux employés, à condition qu'ils se marient. Elle l'aimait, lui ne l'aimait pas, il était beau, elle était moche, mais ça ne pouvait se refuser, à l'époque, c'était une chanson à la mode. À la retraite, eux aussi sans enfants, la tante et son mari étaient venus vivre au village, laissant la ferme à mes parents pour finir leurs jours paisiblement en hauteur, avec du goudron jusque sur le pas de leur porte.

Ça ne lui plaisait pas, à l'oncle, de se retrouver sans rien faire, en tête à tête avec sa femme. De plus il était alcoolique, dénominateur commun familial. Un jour au bout du chemin, devant les silos, il avait mis une cartouche dans le fusil, le canon dans la bouche, et il avait appuyé sur la détente.

La gueule arrachée, la viande partie vers le ciel, pour retomber comme une pluie de sang sur l'herbe verte, il vivait encore. Il lui restait assez de lucidité pour remonter le chemin en rampant le long de la haie de buis, escalader la margelle et sauter. L'eau avait été plus forte que le plomb, sa détermination à mourir, plus rude que la douleur.

Depuis, Rudélie passait ses journées à la fenêtre, les pieds sur son réchaud, un plaid sur les genoux, à contempler le toit de notre maison, ses premiers émois, le cimetière où elle irait rejoindre son mari, les silos, la haie, le petit chemin, et le puits de la mort en dessous, où elle prenait son eau pour boire et se laver dans les souvenirs, se purifier chaque jour. Une vie

réduite à regarder sans les voir les lieux de son existence, alignés sur trois kilomètres. À contempler jusqu'au bout son immobilité, la fatalité qui la clouait là, sur des épines, rien de lisse nulle part. La maison de la jeunesse d'un côté, celle de la vieillesse de l'autre, et au milieu, le cimetière. Elle scrutait, silencieuse, le décor de ses drames.

Elle assise, moi debout, nous restions là à regarder le même paysage, de la fin de l'école au début de la nuit, sans un mot, avec peut-être la même tristesse. Son centre, cette chaise, c'est là qu'elle existait, égrenait sa souffrance. Le reste, de la survie, de la pure nécessité. Lorsque nous n'avions plus que les flammes de la cheminée pour définir notre horizon, elle se levait, mettait la table, nous mangions dans la pénombre avant d'aller au lit. Elle ne rêvait plus et moi, je rêvais trop. Souvent, en revenant de l'école, je la voyais, du bout de l'allée, derrière sa fenêtre. Son visage se faisait, se défaisait avec les brillances de la lumière, airs de jeunesse ou de vieillesse, parchemin usé, déjàuni, dans un décor inventé par Murnau. C'était illisible pour moi, comme un chimpanzé solitaire au milieu d'un zoo, on le regarde, il s'en fout, plus rien à voir avec la fierté, la vanité, il montre son cul moche, fripé, perclus de trop d'illusions.

Heureusement, chaque printemps, je capturais des bestioles, des couleuvres, des tritons. Je prenais une année, le grand départ se rapprochait. Les métiers auxquels je rêvais dans ces moments-là avaient un lien avec l'évasion, le chauffeur d'autobus était un héros, je voulais une maison qui se déplace pour parcourir le monde.

Mélange d'espoir et de promesses, la fin de l'école se profilait, on ne déjeunait plus à la cantine, mais dehors, dans les fossés. Le pain et le jambon bien rangés dans le cartable, à la cloche de midi, on partait en courant vers la campagne. On faisait des cercles d'amitiés sous les pruniers en fleur, on comparait nos repas, on échangeait parfois un œuf contre un carré de chocolat, une branlée n'était pas exclue. L'été devenait palpable, on sortait du marron de la terre, de la noirceur du bois, des fleurs partout, des odeurs, des insectes et puis des oiseaux. Elle bougeait, la campagne, et cette frénésie me mettait de bonne humeur sans raison. Ça m'est resté, rien n'a jamais pu me rendre triste dans les premiers beaux jours, un moment de grâce, une petite semaine, c'est toujours bon à prendre, la trêve des confiseurs.

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions de La Table Ronde*  
*en août 2008.*

Dépôt légal : août 2008.  
N° d'édition : 160316  
N° d'impression : •••••  
*Imprimé en France.*